



CHAPITRE XVI

L'intervention miraculeuse du taratara. — Le serment des guerriers bangala. — Excursion troublée sur les bords du Mongala. — Au pied des hauteurs d'Oupoto. — Le delta de l'Itimbiri.

DÉLIVRÉ de sa plus vive préoccupation, l'obtention d'un terrain pour station dans l'Iboko, Hanssens prit congé de Matamwiké, serra avec une émotion sincère la main de Coquilhat procédant déjà à l'installation du poste qu'il avait à commander, puis partit avec les deux steamers *En Avant* et *A. I. A.* qui remorquaient : l'un, la baleinière *l'Éclaireur*. l'autre, une pirogue indigène. Le 17 mai, l'infatigable explorateur quittait Équateur-Station pour remonter le haut fleuve, pendant que le *Royal*.

sous la conduite de MM. Nicholls et Guérin, se dirigeait vers Léopoldville.

Contrairement à ses prévisions, le vapeur considéré à bon droit comme le « meilleur marcheur » de la flottille était expédié vers le sud, non pour échapper à une série d'événements malheureux ou pour porter de fâcheuses nouvelles, mais à la suite de résultats heureux : acquisition imprévue du district de l'Oubangi, création du poste de Ngombé, visites amicales et dispendieuses rendues aux chefs de tribus riveraines, enfin et surtout négociations très onéreuses chez les Bangala, ravitaillement immédiat et occupation de la station d'Iboko, toutes opérations qui avaient sensiblement diminué le personnel et fort appauvri les bagages de l'expédition.

Le 18, à cinquante kilomètres en amont du confluent de l'Ourouki, Hanssens s'arrêtait à Ouranga, où il obtenait sans efforts et sans répugnant marchandage de la part des indigènes, outre le protectorat du district, la concession d'un vaste terrain sur lequel devait ultérieurement s'élever le poste civilisé de l'Ouranga.

La portion de terre concédée est située dans le secteur méridional du confluent du Loulemgou et du Congo : position excellente et dont l'importance commerciale est manifeste, car le Loulemgou est une voie praticable par laquelle débouche une grande partie de l'ivoire et des productions indigènes provenant de l'immense versant oriental du bassin du Congo.

L'occupation successive d'Ouranga, de Ngombé et de Bangala, mettait entre les mains de l'Association les trois points stratégiques les plus importants de la moitié inférieure du cours moyen du Congo ; elle devait rendre infructueuses ou du moins secondaires toutes les tentatives des agents de la mission de de Brazza dans cette zone considérable.

Le loyal émule de l'explorateur français, le capitaine Hanssens, pouvait à plus d'un titre se féliciter d'avoir par la célérité de sa marche et ses honnêtes procédés diplomatiques enlevé à son concurrent toute possibilité d'occuper ces trois jalons importants de la route transcontinentale africaine.

Le 21 mai, Hanssens retrouvait à Bangala-Station son compatriote Coquilhat fort soucieux devant l'esprit turbulent et les tendances belliqueuses de ses redoutables voisins.

« Matamwiké, disait le lieutenant, ne m'a pas laissé une minute de repos depuis le moment de votre départ. Il m'a sans trêve poursuivi de ses obsessions afin de me déterminer à prendre fait et cause pour lui contre ses éternels ennemis, les Oubika. Ses instances sont même devenues des menaces ; et depuis ce matin j'ai, comme vous pouvez le voir, empêché mes

ouvriers de se rendre à leur travail, redoutant d'un instant à l'autre une attaque des Bangala.

« Dans la journée d'hier, Matamwiké, devant les refus persistants que j'opposais à ses instances, a mandé ici tous les chefs des villages de l'Iboko. Ces chefs, indépendants les uns des autres pour leurs affaires locales, ne font plus qu'un dans les questions générales telles que l'indépendance de la fédération bangala, le vote d'une déclaration de guerre, l'attitude à prendre en face des étrangers. Ils ont répondu à l'appel de leur roi, et ont tenu sous sa présidence une palabra où il a été décidé de m'expulser par la force, si je persiste dans mes refus de participer à une expédition guerrière contre les Oubika.

« Ces décisions m'ont été communiquées ce matin par les fils de Matamwiké qui, vous le savez, sont en nombre considérable et constituent d'ordinaire la garde d'honneur de leur auguste père. J'ai répondu que j'opposerais la force à la force, et que j'allais immédiatement vous donner avis de l'hostilité déloyale du roi et des chefs bangala. — Mais comment ferez-vous, me dirent-ils, pour avertir à temps votre frère Boula Matari II. — Oh! qu'à cela ne tienne, ai-je répondu en prenant devant ces messagers tout ce qu'il fallait pour vous écrire; je consigne sur ce bout de *taratara* (papier) toutes mes pensées intimes, et je les transmets à mon frère qui, après les avoir lues, volera à mon secours.

« Sur cette réponse, les fils de Matamwiké ont observé mes faits et gestes durant quelques minutes; ils m'ont examiné attentivement pendant que je vous écrivais, que je pliais et cachetais ma lettre, puis il sont partis, et depuis lors je n'ai, à ma grande satisfaction, reçu la visite d'aucun autre parlementaire bangala. »

Ce récit expliquait à Hanssens une circonstance d'abord peu remarquée au moment de son débarquement à Bangala-Station.

A l'arrivée de la flottille, les indigènes entrevus avaient été frappés de stupeur; la présence de Boula Matari II avait paru les méduser. Environ cent cinquante Bangalas armés et rangés sous le commandement des fils de Matamwiké avaient assisté au débarquement, sans pousser la moindre exclamation de bienvenue.

Évidemment, dans l'esprit superstitieux de ces indigènes, à qui les rejets du roi Matamwiké avaient rapporté la réponse et les agissements du lieutenant Coquilhat, l'arrivée soudaine de Hanssens et de son armée était due à l'intervention merveilleuse du *taratara*.

Cette présomption fut confirmée peu d'instants après. Matamwiké solli-

cita le désir de serrer la main de son frère de sang Boula Matari II. Confus et repentant, il avoua ses torts et jura de ne plus inquiéter les mundelés.

« L'incident d'aujourd'hui, dit-il humblement, m'oblige à reconnaître la supériorité matérielle des hommes blancs. Le mundelé est immortel, il sort de l'eau, il fait sortir de terre les cauris et le fil de laiton; il correspond presque instantanément avec ses frères à l'aide de missives tracées sur des morceaux d'étoffe. Pas un de nous ne peut contester désormais le pouvoir occulte des blancs, et à l'avenir nous nous abstiendrons de menaces contre eux, nous serons leurs plus fidèles, leurs plus respectueux alliés.

— Vos croyances n'ont rien d'exagéré, répondit gravement Hanssens, les blancs sont très puissants, et grâce aux moyens de correspondance dont ils disposent, jamais l'un d'eux, fût-il séparé par d'incommensurables distances de son frère, de son ami ou de son chef, ne restera sans nouvelles de l'absent. Je pars pour le lointain pays des Basokos, mais à la moindre alerte que vous tenterez contre le repos de mon frère, chef du domaine que vous m'avez concédé, je serai avec ma flottille, avec tous mes compagnons blancs, avec tous mes guerriers, devant votre village. Je vous combattrai, et ne l'oubliez pas, les dieux qui assurent la victoire sont toujours dans les camps commandés par des mundelés.

— Je n'ignore pas la puissance des mundelés, répondit Matamwiké, et c'est pourquoi je recherchais l'un de vos frères comme un talisman invincible dans la guerre que j'ai déclarée aux Oubika, mes voisins, des mangeurs d'hommes qui arrêtent sur le fleuve et empêchent de venir jusque sur nos domaines les caravanes de barques chargées d'ivoire et de marchandises de toute nature provenant des riches districts de l'Orient. Je suis prêt à déclarer par serment que je n'inquiéterai plus les hommes blancs ou noirs qui marchent sous votre bannière bleue comme notre ciel; mais je ferai la guerre aux Oubika, et j'espère qu'aucun mundelé ne prendra le parti de mes ennemis, sinon je combattrai les blancs. Si tu soupçonnes ma bonne foi, si tu doutes de ma puissance, assiste ce soir même à la cérémonie préparatoire de l'entrée de mes troupes en campagne. Viens, ta présence me portera bonheur, et tu verras aussi comment Matamwiké appelle les faveurs des dieux sur la tête de ses guerriers. »

Le soir même, Hanssens, Coquilhat, Courtois, Amelot et Wester se rendirent avec une faible escorte sur le terrain où les guerriers bangala devaient prêter le serment de courage et de fidélité.

La cérémonie s'accomplit à proximité du village d'Iboko, sous le large

dôme d'un bombax sentinelle avancée d'un bois s'étendant sur la rive du fleuve.

Contre le tronc de l'arbre consacré se dressait une espèce d'escabeau sur lequel reposaient une gourde hémisphérique vide et une corbeille de jonc, grossièrement tressée, remplie de cailloux, de morceaux d'os, d'arêtes de poissons, de vertèbres de reptiles, etc., etc.

Le fils aîné de Matamwiké, héritier présomptif du trône bangala, rem-



UN SIMULACRE DE COMBAT.

plissant l'office de ministre du culte du royaume, se tenait debout à côté du tréteau.

Le roi et les notables se rangèrent près de lui, les guerriers firent cercle autour d'eux, laissant respectueusement aux mundelés invités une place spacieuse devant les autorités locales; puis derrière les gens d'armes grouillait la populace, femmes, enfants, sexagénaires, luttant à qui occuperait le premier rang pour mieux voir et mieux entendre.

Enfin le fils aîné de Matamwiké déclare la séance ouverte. Son père, les ministres, les dignitaires de la cour et quelques chefs tirent de dessous leurs pagnes des espèces de trompettes en ivoire; ils soufflent avec rage dans ces

instruments criards, pendant que des guerriers de bonne volonté frappent à tour de bras sur d'énormes tambours.

Le grand prêtre prononce au milieu de ce tohu-bohu quelques paroles qu'il est impossible d'entendre, tout en remplissant la gourde d'une partie du contenu disparate de la corbeille de jonc; il y joint aussi quelques tiges d'herbes desséchées mais sacrées, qu'il avait jusque-là cachées sous sa ceinture et enfermées soigneusement dans une boîte de conserve ramassée aux abords de la station.

Cela fait, il frappe par trois fois avec une javeline sur un large bouclier. A ce signal, les sonneurs de trompe et les batteurs de tambour se taisent; tous les assistants silencieux fixent leurs yeux sur le féticheur fils de roi qui, promenant tour à tour ses regards inspirés du ciel à l'amalgame étrange que contiennent la corbeille et la gourde, semble invoquer les esprits et correspondre avec eux dans un langage cabalistique.

Soudain la face du célébrant rayonne; puis il dépose son bouclier et sa javeline, et marche d'un pas triomphant vers le roi son père, s'arrête à deux pas de lui, et traduit d'une voix nette et vibrante le prétendu langage des oracles consultés.

« Les divinités de la guerre ont parlé, dit-il. La tribu maudite des Oubika sera exterminée par vos guerriers, ô roi de l'Iboko! les villages, les huttes de nos ennemis, seront détruits par les flammes; leurs femmes, leurs esclaves, leurs troupeaux, leurs richesses, leurs marchandises deviendront notre propriété. Guerriers de l'Iboko, ajoute le grand féticheur d'une voix retentissante, l'oracle de la victoire a parlé: vous serez vainqueurs dans la guerre contre les mangeurs d'hommes de l'Oubika! »

Et courant à son escabeau, le fils de Matamwiké saisit d'une main la corbeille, de l'autre laalebasse; il passe au pas de course devant le roi, devant les ministres, devant les chefs, devant les guerriers, laissant à peine à chacun d'eux le temps de prendre un caillou, un fragment d'ivoire, une arête de poisson, un bec d'oiseau, mkissis auxquels les esprits évoqués venaient d'attribuer des qualités invincibles.

La distribution terminée, l'héritier présomptif de la couronne revint au pied du bombax; puis il grimpa sur l'escabeau, de façon à pouvoir atteindre une excavation profonde faite préalablement dans le tronc de l'arbre consacré, mais soigneusement dérobée aux yeux des profanes par un treillis de feuillage et d'herbage. Frappant ensuite avec une baguette sacrée contre les parois sonores du bombax, le grand féticheur feignit d'entamer une conversation avec une divinité blottie dans l'arbre.

En ce moment, Matamwiké père et quelques dignitaires se rapprochèrent

des blancs, pour leur expliquer les manœuvres mystérieuses du prêtre fétichiste.

« Dans le creux de ce bombax habite le dieu de la guerre, celui au nom de qui les soldats bangala jurent de combattre à outrance les ennemis de notre fédération... Le prêtre invite cette divinité à sortir de sa demeure, à se montrer à nos guerriers... Il arrive parfois que ce dieu refuse d'exaucer les vœux du féticheur. Mais cette fois...

— Prosternez-vous, guerriers de l'Iboko ! » interrompit d'une voix de Stentor Matamwiké fils qui venait d'extraire de l'excavation, après mille contorsions, une idole en bois sculpté qui était censée représenter un chef guerrier bangala et qui était recouverte d'une étoffe écarlate, coiffée d'un phénoménal casque à plumes aux couleurs étincelantes, armée d'un fusil en bois, d'un carquois, d'un arc, d'un bouclier, de coutelas, etc.

La foule s'inclina docilement ; puis sur les pas de Matamwiké père, les ministres, les dignitaires, les courtisans, les guerriers, défilèrent à la queue leu-leu devant l'escabeau, où le grand prêtre balançait de droite et de gauche, et d'avant en arrière, l'idole sculptée, le dieu Mars bangala, en répétant jusqu'à extinction de voix ces paroles sacramentelles :

« Par le dieu de la guerre, je jure d'exterminer les Oubika. »

Chacun des assistants répétait ce serment en passant devant le bombax.

Le défilé achevé, le féticheur descendit exténué de son tréteaut et les assistants se groupèrent pêle-mêle autour du roi Matamwiké et des mundelés.

« Guerriers, dit le roi bangala, par le dieu sacré qui vient de recevoir vos serments, en présence des hommes blancs nos alliés, nos amis, nos frères, jurez de combattre les Oubika exécrés, mais de respecter toujours les mundelés et leurs serviteurs ! »

Une affirmation unanime roula dans l'assistance avec un bruit pareil aux sourds et lointains grondements du tonnerre ; mille bras se levèrent, agitant une forêt de mousquets, de lances, de sabres, de flèches et de coutelas.

Mais, à deux pas des mundelés, le cannibale Mougimbé fit entendre des paroles de réprobation contrastant avec l'enthousiasme général.

« Si les blancs sont nos amis, ils n'iront pas chez les Oubika. Je donnerai aux habitants de mon village l'ordre de massacrer les mundelés s'ils essayent d'avancer vers l'orient, du côté des terres de nos ennemis.

— Voilà un frénétique cannibale qui va tout gâter, murmura Coquilhat à l'oreille de Hanssens ; ne pourrions-nous pas prêter à notre tour un

serment conciliateur sur la tête du singulier Mars bangala que vient de nous exhiber le féticheur ?

— Votre idée est excellente, » répondit le capitaine. Et se tournant vers Mougimbé, il lui fit traduire par l'interprète les paroles suivantes :

« Les mundelés jurent de considérer les Bangala comme des amis; ils ne prendront part ni pour, ni contre dans leurs querelles avec les tribus riveraines. Néanmoins ils appellent de tout leur pouvoir les faveurs du dieu de la guerre sur l'armée de Matamwiké. »

Aussitôt des hourras enthousiastes couvrirent la voix de l'interprète; les répliques de Mougimbé se perdirent dans le tumulte; la foule transportée se livra à la danse, qui est la caractéristique la plus accentuée de la joie chez les nègres.

La fête dura toute la nuit. Hanssens et ses compagnons s'y déroberent dès que Matamwiké et consorts, engourdis par les vapeurs du malafou, furent incapables de s'opposer au départ des invités.

Le lendemain Hanssens, après avoir revu les notables de l'Iboko et s'être assuré de leurs excellentes dispositions pour Coquilhat et la garnison de Bangala-Station, ordonna le départ de la flottille d'expédition.

Quelques heures après l'éloignement des steamers, les troupes de Matamwiké, embarquées sur une cinquantaine de canots de guerre, remontèrent le fleuve pour aller combattre les Oubika. Elles revinrent après une absence de quarante-huit heures, et la pirogue de Matamwiké aborda à quinze mètres de la station.

Coquilhat et ses hommes vinrent s'informer de l'issue de la lutte auprès du roi bangala.

« La victoire est à nous, et en voici la preuve! » dit triomphalement le féroce monarque en montrant le cadavre couvert de plaies d'un grand chef guerrier de l'Oubika, gisant sous les pieds des pagayeurs.

Puis on retira le corps ensanglanté; les ministres et les dignitaires formèrent cercle autour du roi et de ses fils, qui, suivant la pratique des cannibales, dépeçaient le cadavre ennemi.

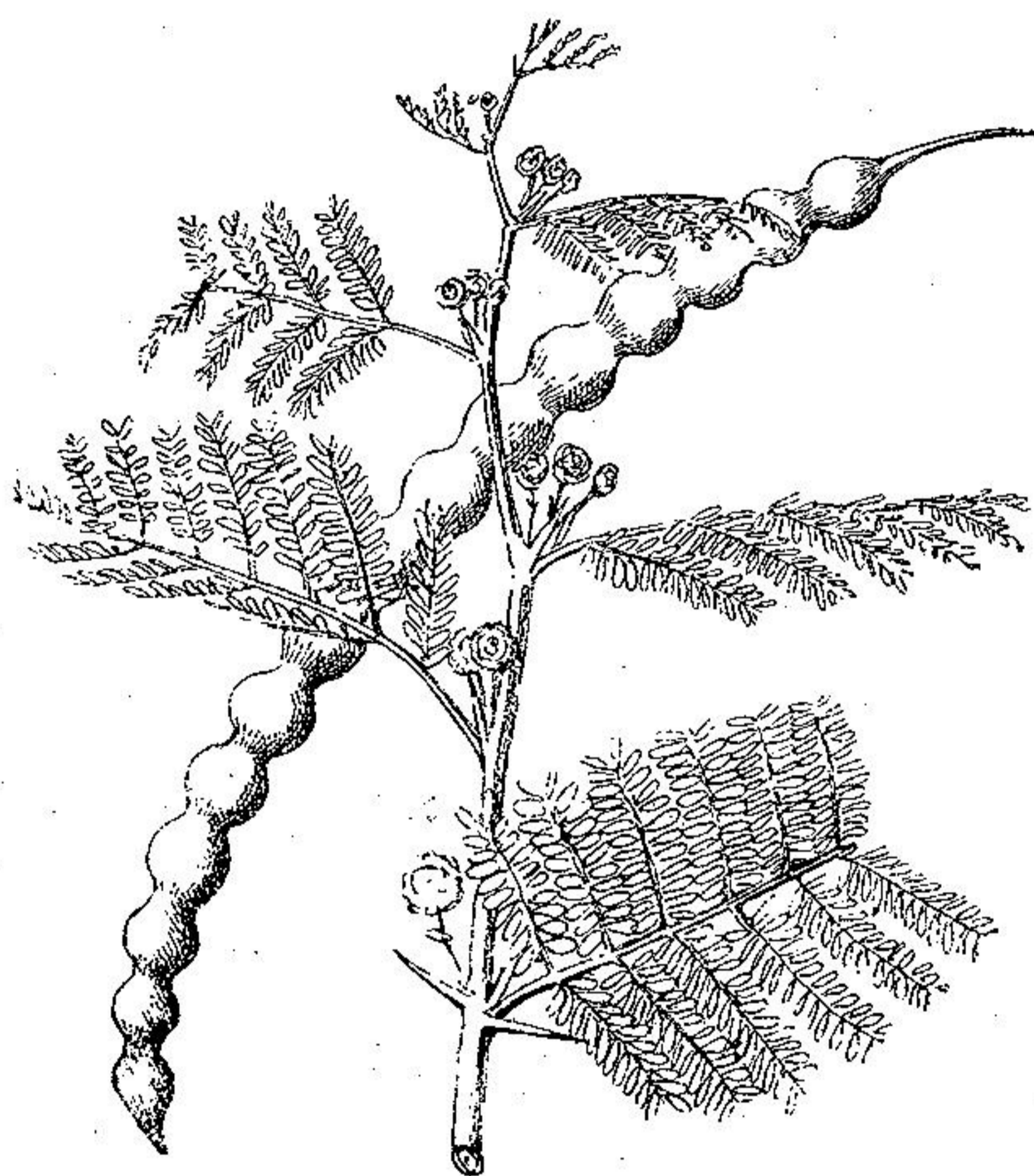
Chacun des notables de la cour de Matamwiké reçut une petite part de cette dépouille humaine, part qu'il dressait avec soin sur une feuille de bananier, sans prendre garde aux cris d'horreur que ce spectacle arrachait à Coquilhat et aux Zanzibarites.

Après ce révoltant partage, les favorisés, ceux qui avaient reçu une portion, défilèrent au milieu de la populace, répétant un chant lugubre et triomphal à la fois, et d'une frénésie caractéristique.

Dans la soirée, la population se réunit autour du bombax consacré, à

l'endroit même où le fils aîné de Matamwiké avait invoqué le dieu de la guerre; on entonna des prières, on se livra à des danses symboliques; puis on alluma de grands feux, les débris du cadavre dépecé furent grillés et mangés par le roi, ses fils, ses courtisans et les notables, pendant que la multitude répétait le refrain lugubre du chant particulier aux cérémonies des anthropophages.

Après que ces déplorables scènes se préparaient, Hanssens et ses com-



ACACIA ARABICA.

pagnons de voyage dressaient leurs tentes pour la nuit non loin de Bangala-Station, près du village d'Oubika, sur la rive gauche et à proximité du confluent du Mongala, affluent de droite du Congo.

Obligé de hurler avec les loups, Hanssens fit chorus avec les habitants d'Oubika contre les féroces guerriers de Matamwiké; mais, malgré les instances et les menaces des chefs de l'endroit, il déclara formellement ses intentions d'une neutralité absolue dans la vieille inimitié qui existait entre eux et les habitants de l'Iboko.

Ces déclarations formulées d'un ton qui n'admettait pas de réplique,

mais habilement palliées par une distribution de cadeaux, lui valurent aussitôt l'admiration et le respect de ceux qui l'entouraient.

Pour se concilier entièrement les bonnes grâces du potentat de l'Oubika brûlant du désir de posséder un fétiche contraire aux armes de Matamwiké, Hanssens lui remit une épreuve photographique faite par Courtois et représentant le groupe des mundelés attachés à l'expédition.

Le grand chef de l'Oubika rempli de joie en recevant ce cadeau, caressa longtemps de la main et du regard la photographie des hommes blancs, et finit par fixer à son chapeau de paille de maïs la précieuse relique, talisman invincible selon les fétichistes de l'endroit.

Le lendemain, le capitaine, au mieux avec tous les natifs, put mettre à exécution un projet médité pendant la nuit et consistant à laisser devant Oubika les steamers et la pirogue indigène, et à remonter avec la seule baleinière *l'Éclaireur* la rivière Mongala.

Ce remarquable cours d'eau a une largeur moyenne de six cents mètres; sa direction générale est nord-est; ses rives sont basses et couvertes d'une végétation luxuriante; le sol est tapissé de plantes rampantes ou arborescentes qui semblent rivaliser entre elles par la fraîcheur du feuillage, la beauté et la variété des fleurs. Au-dessus de ces pelouses splendides s'entremêlent les rameaux et les feuilles nuancés des tecks, des mahogonis et de mille variétés d'acacias, parmi lesquelles nous signalerons l'*Acacia Arabica*, le *neb-neb* des nègres du Sénégal, dont les fleurs en épis, blanches et parfumées, se détachent entre les multiples folioles vertes disposées comme celle des fougères de nos bois, issues de tiges foncées armées d'épines et d'aiguillons. L'écorce de ce précieux végétal exsude une matière visqueuse connue sous le nom de gomme arabique. Les natifs de l'Oubika ne tirent aucun parti de cette substance dont ils ignorent les propriétés et la valeur commerciale.

Hanssens fit stopper *l'Éclaireur* devant une belle clairière, en un point où la rivière très étroite murmurait au pied de grands arbres, droits et superbes comme des pins-parasols, et de palmiers nains, de bananiers minuscules semblant arrêtés dans leur développement par les frondaisons épaisses et impénétrables de leurs robustes voisins.

Les rameurs débarquèrent pour préparer le repas du capitaine, composé habituellement d'un plat de viande chaude, chèvre ou poule, de riz, de patates douces ou ignames comme légumes, et d'un entremets, sorte de pudding de farine de maïs et de bananes. Ces provisions étaient, outre les armes et les munitions, les seuls bagages des excursionnistes.

En attendant la préparation de son déjeuner, Hanssens, tout heureux de

pouvoir enfin dégourdir ses jambes, quotidiennement condamnées à l'immobilité sur le pont trop étroit des embarcations, résolut d'explorer au hasard le sous-bois qui s'offrait à lui.

Les mystérieuses et calmes profondeurs du bois, la délicatesse des mousses, des pelouses abritées où l'on échappait à l'écrasante chaleur du



LA VÉGÉTATION SUR LES RIVES DU MONGALA.

soleil tropical, conviaient d'ailleurs à la promenade. Hanssens, jeta un snider sur son épaule, siffla sa chienne Mirza, compagne inséparable de ses excursions, et marcha à l'aventure, foulant avec ivresse le tapis d'herbes et de lianes d'où s'échappaient de pétulants insectes, sans se soucier des murmures de son estomac, sans songer à envoyer quelques balles de son fusil de chasse aux étranges oiseaux qui volaient parmi les branches de

gigantesques végétaux aux racines moussues, aux troncs enlacés de vignes vierges, allant toujours droit devant lui, vers les lointains lumineux que voilaient à peine des baies vaporeuses chargées de parfums aromatiques, s'égarant inconsciemment sous ces voûtes ombreuses.

Par instants, le tam-tam des lémures détournait l'attention du marcheur. Hanssens levait alors la tête et goûtait une joie enfantine à observer les manœuvres audacieuses, les exercices d'équilibre, de trapèze volant, hardiment exécutés par les singes, ces gymnastes incomparables des forêts du centre africain.

Mais soudain des coups de feu rapides, partants de l'endroit même où doit être encore amarré l'*Éclaireur*, résonnent comme un cri de détresse aux oreilles du pionnier. Il rebrousse chemin et essaye vainement de retrouver sa route; ses pas n'ont point laissé de traces sur le tapis verdoyant qui couvre le sol de toutes parts.

Incertain, craignant de s'égarer, de s'éloigner de ses compagnons au lieu de s'en rapprocher, Hanssens s'arrête, épaulé son snider, tire en l'air les deux charges et blesse sans l'avoir cherché, parmi les branches, des singes qui s'enfuient la jambe blessée, en poussant des rugissements de douleur.

Mais les Zanzibarites ont entendu et reconnu le signal de leur maître; ils répondent à leur tour, les détonations sont plus rapprochées. Bientôt leurs voix arrivent distinctement aux oreilles du capitaine. Hanssens rallie ses hommes, les rejoint et demeure stupéfait en voyant les visages effarés de ses serviteurs.

« Qu'y a-t-il donc, Hamoud? demande le capitaine au myampara, chef de l'équipage noir de la baleinière.

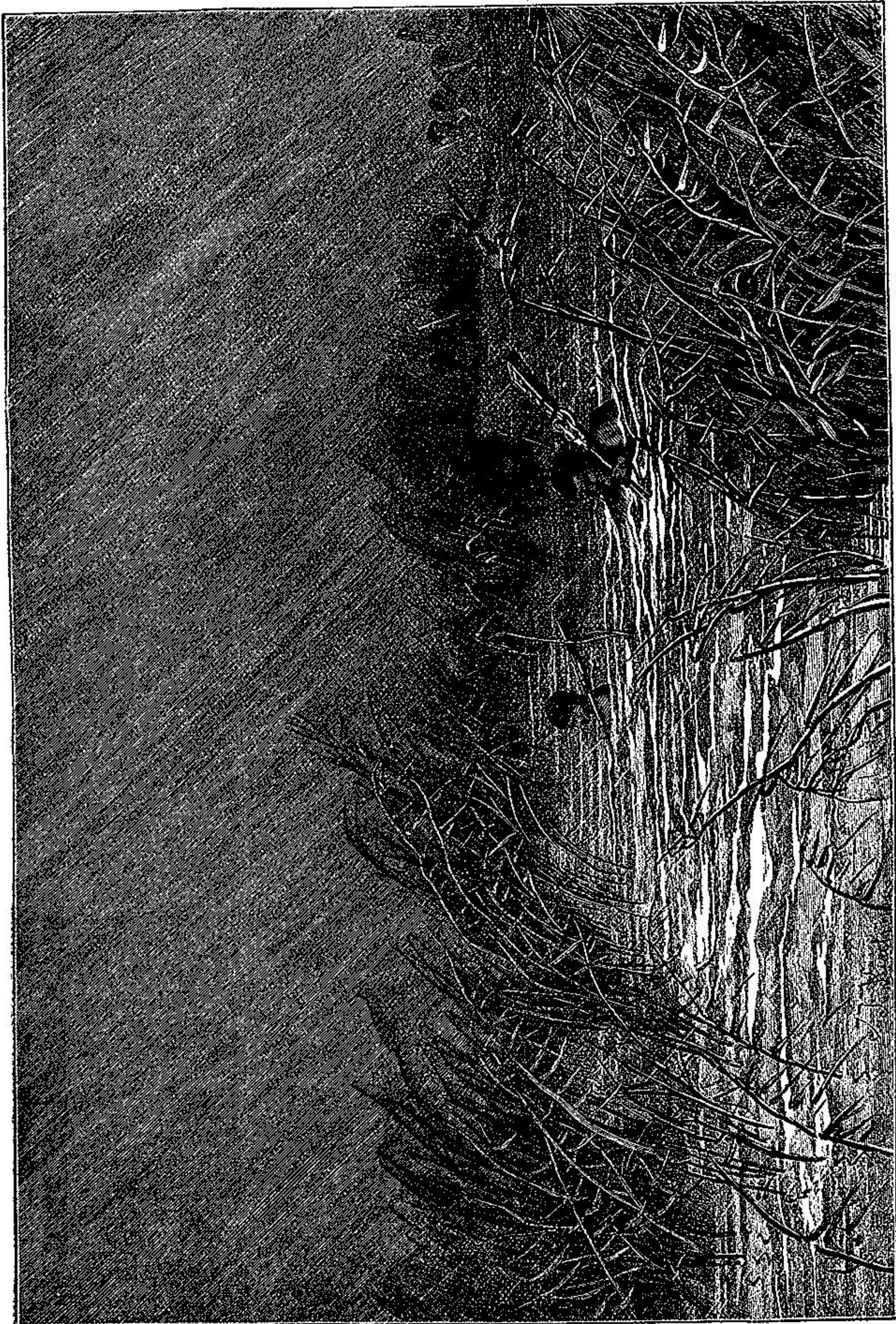
— Ah! maître, ce qu'il y a, l'*Éclaireur* a été volé... des indigènes passant sur la rivière ont emmené notre embarcation pendant que nous préparions le repas

— Que dis-tu là? Est-ce possible? Ai-je bien compris? s'écria Hanssens. Devant toi, en présence de neuf hommes armés de winchesters, des natifs ont dérobé notre baleinière?...

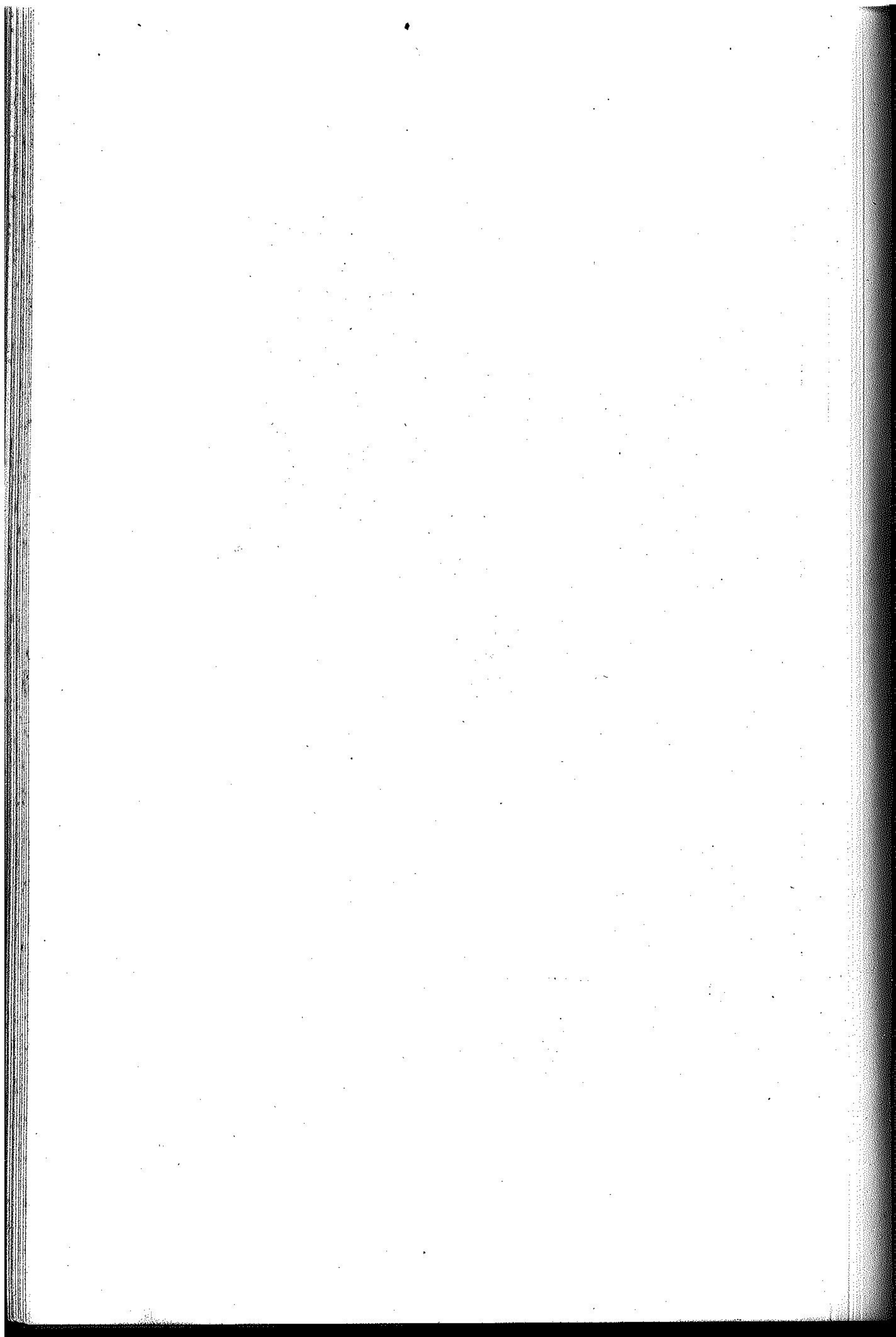
— Oui, commandant... Les nègres étaient au nombre de plus de cent... Nous avons tiré sur eux, mais ils étaient bien armés... quelques-uns de mes hommes se sont cachés dans les broussailles pour échapper aux traits, aux décharges des assaillants. »

Toute discussion eût été inutile, tout reproche eût été intempestif, et Hanssens se garda bien de perdre le temps en paroles oiseuses.

Il se renseigna sur la direction qu'avaient prise les pirogues indigènes



SUCCESSIVEMENT LES DIX PAGAYEURS ATTEIGNIRENT LE BORD OPPOSÉ.



et sur le temps qui s'était écoulé depuis le vol. Hamoud répondit que les canots nageaient vers le sud, remorquant l'*Éclaireur* depuis une bonne demi-heure. Les canots indigènes étaient au nombre de cinq.

Sans plus tarder, Hanssens forma en colonne ses dix hommes, prit la tête de ce peloton, atteignit la rive du Mongala et la suivit au pas gymnastique, franchissant avec une célérité vertigineuse tous les obstacles, ruisseaux et fourrés de broussailles qu'il rencontrait.

Pour comble de malheur une ondée soudaine s'abattit sur les malheureux poursuivants au moment où, épuisés par la course, ils s'arrêtaient indécis sur les bords d'un marécage filtrant ses eaux fangeuse et pestilentielle à travers des massifs de joncs et de roseaux.

Hanssens perdant courage lui-même devant ce terrible obstacle fut sur le point de renoncer à la poursuite.

« Les voleurs, dit-il à ses hommes, vont se faire prendre à l'embouchure de la rivière par les équipages des steamers qui guettent notre retour. Et bientôt Courtois et Amelot, croyant à une catastrophe, viendront en toute hâte opérer notre sauvetage. »

Au moment où le capitaine achevait cette phrase, Hamoud, grimpé sur un arbre élevé qui commandait la rive, dégringolait de son observatoire avec la légèreté d'un chat-tigre en criant à tue-tête :

« Maître, la baleinière est là, derrière ces joncs et ces hautes herbes ; les canots sont amarrés dans une anse, et les indigènes pillent les provisions et les munitions que contient notre baleinière. »

Ces paroles réveillent l'ardeur des Zanzibarites, et chassent les hésitations de Hanssens.

Le pionnier, toujours fort devant l'épreuve, donne l'exemple à ses serviteurs ; il s'élance le premier dans le marais. L'eau sale et fétide l'enveloppe jusqu'à la ceinture ; il court néanmoins, avec son fusil sur l'épaule, et encourage de la voix et du geste ses Zanzibarites à l'imiter.

Les deux plus braves d'entre eux serrent de près le capitaine ; Hamoud les suit, et successivement les dix pagayeurs, courant tête nue sous le fouet battant de l'averse, le corps plongé jusqu'au cou dans les lames boueuses, atteignent le bord opposé du marécage où Hanssens, grelottant de froid, s'était arrêté pour surveiller l'opération hardie de la traversée.

« Bravo, mes amis, dit le capitaine, pas un de vous n'a reculé devant les éléments conjurés contre nous ! Soyez courageux jusqu'au bout. Rangez-vous à mes côtés et fondons l'arme au bras sur ces bandits qui gaspillent le chargement de notre embarcation ! »

Rapides comme une flèche, Hanssens et sa poignée de Zanzibarites tombèrent à l'improviste au milieu des natifs occupés à se partager le butin trouvé dans la baleinière.

Cette soudaine survenue causa aux pillards une panique sans pareille. Les moins effrayés saisirent leurs armes, mais devant le visage pâle et impassible du capitaine, ils restèrent comme pétrifiés : ceux-ci, la main retenant la javeline sur la corde tendue de l'arc; ceux-là, le doigt posé sur la détente du mousquet. L'apparition d'un homme blanc, était pour eux inexplicable, surnaturelle.

Jamais ces riverains d'un affluent septentrional du Congo n'avaient rencontré, dans le cours de leurs excursions pillardes chez les tribus voisines, un être humain ayant le visage encadré d'une barbe longue et épaisse, un teint pâle et mat brûlé par le soleil et sur lequel la colère jetait des tons olivâtres.

Sans contredit, la peau blanche de Hanssens contribua beaucoup plus que les fusils des Zanzibarites à sauver d'un massacre général les propriétaires de l'embarcation enlevée.

Les voleurs étaient des cannibales habitant la région septentrionale du district de l'Oubika. Ils se rendaient dans la capitale avec l'intention de s'unir aux guerriers qui allaient combattre les troupes bangala.

Ces renseignements permirent à Hanssens de dire aux sauvages dans quels termes il avait quitté la veille le grand chef des Oubika, en lui laissant un gage infailible de victoire.

Tout en parlant, le capitaine observait avec une réelle satisfaction l'expression intelligente des physionomies et les mouvements de têtes approbatifs de l'auditoire.

On acclama l'homme blanc possesseur de fétiches; on convint de lui restituer sur-le-champ la grande pirogue et de l'accompagner jusqu'au village de l'Oubika.

Le lendemain 29 mai, la flottille s'éloigna de cette localité où un nombre considérable de guerriers de tout genre attendait l'arrivée des troupes offensives de Matamw:ké.

Durant les six journées qui suivirent, les voyageurs menèrent une existence fort monotone. Ils côtoyaient la région du copal et naviguaient sous un soleil de feu depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, emprisonnés dans un espace de quelques pieds carrés, où l'impossibilité de prendre le moindre exercice était pour eux un supplice réel. Ils attendaient avec impatience le moment de descendre à terre pour pouvoir

marcher un peu. Malheureusement cet exercice salutaire était souvent contrarié; les rives du Congo sont couvertes de forêts touffues dans lesquelles il faut se frayer un passage à la hache et où la marche la plus courte devient un terrible travail; la promenade se transforme en véritable corvée.

Hanssens, qui depuis l'occupation de Bangala disposait de plus d'espace libre dans sa cabine, préféra même pendant ces six jours coucher à bord de l'*En Avant*. La couchette de sa cabine, qui n'était plus encombrée de colis, servait de couvercle à une caisse renfermant plus de vingt barillets de poudre.

Néanmoins l'état sanitaire de l'expédition était dans de bonnes conditions et le régime alimentaire satisfaisait les explorateurs, car chaque jour ils faisaient régulièrement trois repas abondants. Les agents de l'Association internationale n'avaient pas à craindre, on le voit, de mourir de faim en Afrique. L'administration de Bruxelles avait amélioré les services de ravitaillement tant des stations que des expéditions exploratrices du Congo, et elle était arrivée, en 1884, à mériter les plus sincères éloges.

Malgré ces dispendieux efforts, malgré cette amélioration réelle et incontestable, il existait encore une lacune dans l'approvisionnement : c'était l'absence presque complète de vins et de liqueurs.

La faute n'en était pas imputable à l'administration, qui expédiait d'Europe le vin et les spiritueux nécessaires à l'ensemble des stations et des voyageurs, mais elle les adressait à Vivi d'où ils devaient être répartis entre les diverses agences.

Or Vivi, fidèle à un déplorable précédent, gardait pour lui la part du lion, et n'envoyait dans le haut Congo que des parts minimales qui se fragmentaient en route, à Issanghila, à Manyanga, et se réduisaient à zéro en amont de Léopoldville.

« Il y a, écrit Hanssens, excès de provisions dans le bas, et misère dans le haut Congo. »

Ces errements étaient fort regrettables. Le vin, quoiqu'en disent certains théoriciens qui n'ont jamais mis les pieds en Afrique, est une boisson fortifiante de première nécessité pour le voyageur européen.

Le 4 juin, les steamers jetaient l'ancre au pied des hauteurs d'Oupoto, où flottait depuis le dernier voyage de Stanley le drapeau de l'Association.

Les indigènes de cette zone montagneuse firent aux frères de Boula Matari une réception très cordiale.

« Ils sont très aimables malgré leurs hideurs, écrit le capitaine, mais ils sont aussi les plus fieffés voleurs que j'aie jamais rencontrés. J'ai pu le constater presque à mon détriment. Voici comment :

« En quittant ma cabine pour aller fraterniser avec le chef, j'avais par mégarde laissé un mouchoir de coton rouge sur la petite table de mon logis flottant, escabeau qui est installé près des fenêtres ou plutôt d'une des ouvertures donnant du jour dans mon appartement.

« Un indigène aperçut de là rive ce lambeau d'étoffe écarlate, et il se dit aussitôt qu'il y avait là pour lui une excellente aubaine.

« Le plus tranquillement du monde, sans se gêner, il descendit dans la rivière, marcha dans l'eau jusqu'au flanc de l'*En Avant*, grimpa comme un singe par le bordage, et plongea son bras à travers l'ouverture, où il cueillit l'objet de sa convoitise.

« Mais mon domestique, placé en sentinelle sur la plate-forme arrière du bateau, veillait heureusement au moment où le peu scrupuleux sauvage allait se retirer avec son butin. Mon Zanzibarite saute à la gorge du voleur, l'étrangle à moitié, lui administre une douzaine de taloches bien senties et lui reprend le mouchoir.

« Les riverains témoins de cette correction riaient à se tordre, et le pauvre filou, honteux et confus, se retira poursuivi par les huées et les injures de ses congénères, qui raillaient sa maladresse.

« J'ai su par le chef du district que le vol n'est pas un méfait chez les gens d'Oupoto, à condition que le voleur ne se laisse pas prendre. Cette façon d'envisager le vol m'a rappelé mon histoire des temps anciens ; peut-être les natifs d'Oupoto sont-ils des descendants des Grecs.

« Dans son livre *A travers le Continent mystérieux*, Stanley signale l'abondance de tatouages qui caractérise les natifs de cette région ; ses renseignements sont d'une parfaite exactitude, ajoute le capitaine. Il est impossible, sans l'avoir vu, de se figurer l'horrible assemblage d'incisions qui couvrent le visage, le cou, et quelquefois le buste de ces malheureux. La peau est soulevée par des quantités innombrables de points formant saillie, qui par leur réunion forment des lignes s'étendant sur le front, les tempes, les joues, le nez, les lèvres, le menton et la gorge.

« On n'y trouverait pas une place grande comme une pièce d'un centime qui n'ait été tailladée, et ne présente une proéminence rugueuse. C'est à faire pitié ; et ces pauvres diables ont dû cruellement souffrir quand on les a charcutés de cette façon pendant leur enfance.

« Mais ils semblent aujourd'hui tout fiers de ces *embellissements*, et

pour rien au monde ils ne voudraient avoir la peau lisse des Européens.

« En revanche, ce qui est superbe chez eux, c'est la coiffure. Je n'en puis faire la description, parce qu'elle est variée à l'infini, suivant la fantaisie de chacun ; mais elle est toujours soignée avec un goût artistique très prononcé.

« Le roi de l'Oupoto, Mpesa, mon frère de sang depuis hier, porte les cheveux relevés et tressés sur une carcasse ayant la forme d'une immense poire renversée qui s'emboîte autour du crâne. Ce monument chevelu ne se termine pas en pointe comme le fruit qui me sert de comparaison, mais par une plaque de cuivre à peine un peu plus grande qu'une pièce de cinq francs en argent. C'est ma foi très joli, mais ce doit être bien incommode.

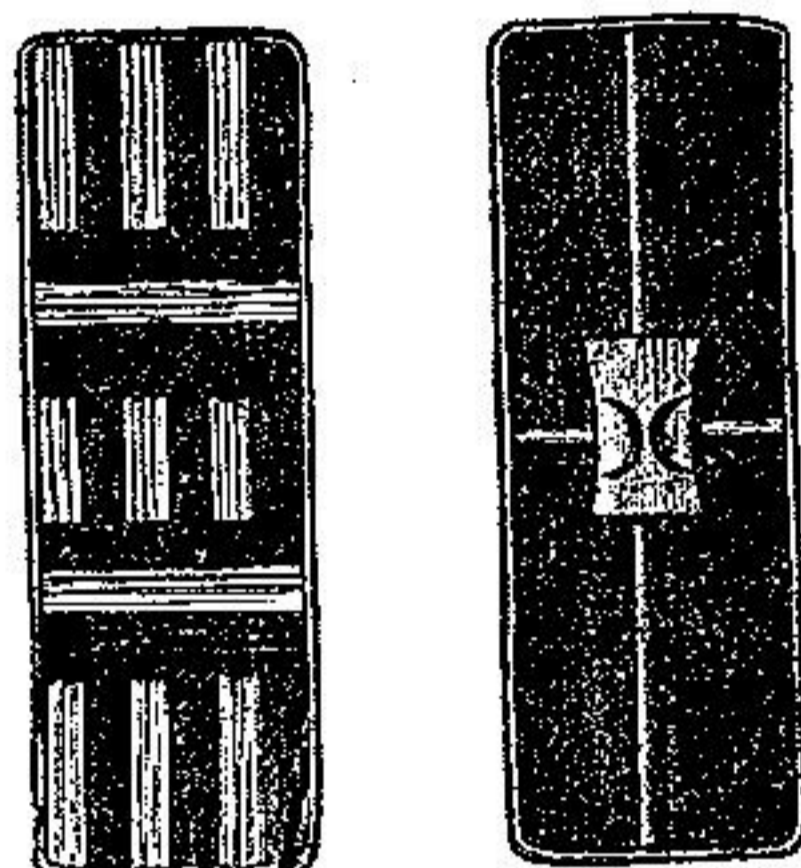
« Le costume de ces peuplades est des plus simples. Le sexe fort s'affuble d'une pièce d'étoffe d'écorce d'arbre passant entre les jambes et fixée au moyen d'une corde qui fait le tour des reins. Quant au sexe faible, aux dames, elles se bornent à porter seulement une corde, ou une ceinture tressée autour des reins, sans y ajouter une pièce d'étoffe ; elles paraissent très à l'aise dans ce petit déshabillé. Par exemple elles sont fort gênées, quand elles n'ont pas leur ficelle.

« A mon arrivée au village, j'observais dans la foule indigène accourue à la rive pour contempler les mundelés une jeune fille, assez jolie, véritable statue taillée dans le bronze. Elle se trouvait au premier rang des spectateurs et spectatrices, et ouvrait ses grands yeux tout larges pour rassasier sa curiosité.

« Tout à coup elle laisse tomber son regard sur elle-même, s'aperçoit de son excessif négligé, pousse un cri, se cache la figure dans les mains et se sauve à toutes jambes vers sa hutte. Quelques minutes après, je la vois revenir achevant de nouer autour de ses reins une ceinture de deux centimètres de largeur, et reprendre sa place dans le groupe avec une placidité de visage qui annonçait une conscience satisfaite. Elle était habillée maintenant, et pouvait se montrer sans crainte aux mundelés !

« L'idée que l'on se fait de la décence n'est heureusement pas la même sous toutes les latitudes.

« J'ai pu moyennant quelques mouchoirs acheter plusieurs costumes



BOUCLERS DE L'OUPOTO.

complets à l'usage des personnes des deux sexes de l'Oupoto; ils augmentent ma collection de curiosités africaines.

« La situation du district d'Oupoto est admirable; le canal qui sépare en cet endroit la rive droite de la première rangée d'îlots est très large, et des hauteurs du rivage on embrasse un horizon superbe.

« Ces hauteurs sont une chaîne de collines onduées, à croupes arrondies, généralement boisées ou cultivées. Elles présentent des emplacements délicieux et salubres, excellents pour l'établissement d'une station.

« J'ai obtenu, avec l'assentiment de mon frère Mpesa, une concession au sommet d'une de ces collines, dans une situation fort avantageuse tant au point de vue de l'hygiène que comme panorama. Le drapeau bleu flotte sur cette éminence, où s'élèvera bientôt la station d'Oupoto. »

Dans cette intéressante lettre le capitaine Hanssens décrit le cérémonial de sa fraternisation avec le roi Mpesa. L'échange du sang se fit entre lui et le chef de l'Oupoto de la même façon qu'entre Stanley et le même personnage. « Seulement, ajoute Hanssens, après le frottement des blessures l'une contre l'autre, on appliqua sur les plaies un mélange de sel végétal et de pulpe d'un fruit spécial; cette poudre eut la vertu d'arrêter presque instantanément l'hémorragie. »

Partie d'Oupoto le 7 juin, la flottille navigua difficilement dans la passe étroite du Congo, entre le village de Moubangi (rive droite) et celui de Roubounga (rive gauche). En cet endroit le lit du fleuve est obstrué par des blocs de rochers sur lesquels le courant se heurte avec une violence inouïe, la navigation n'est possible qu'avec des embarcations d'un faible tirant d'eau. On dut halier les steamers, à l'aide d'un câble trainé par les hommes d'équipage.

Le 10, l'expédition s'arrêtait à l'embouchure du Ngingiri, ou Itimbiri d'après Stanley. Cet affluent de droite est appelé par les indigènes tantôt Boulumbu, tantôt Mboula; il est assez difficile de savoir à quelle dénomination s'en tenir, à cause de la mauvaise foi et de l'habitude de mentir qui caractérisent la race nègre.

Le capitaine Hanssens remonta ce cours d'eau sur une distance approximative de soixante-quinze kilomètres. La direction de l'Itimbiri est nord-est, sa largeur varie de cinq cents à huit cents mètres.

Dans la partie explorée par l'officier belge, la rive gauche offre une densité de population considérable. Hanssens y a constaté l'existence de trois districts importants : Bousambi, Libouki et Boumbouni.

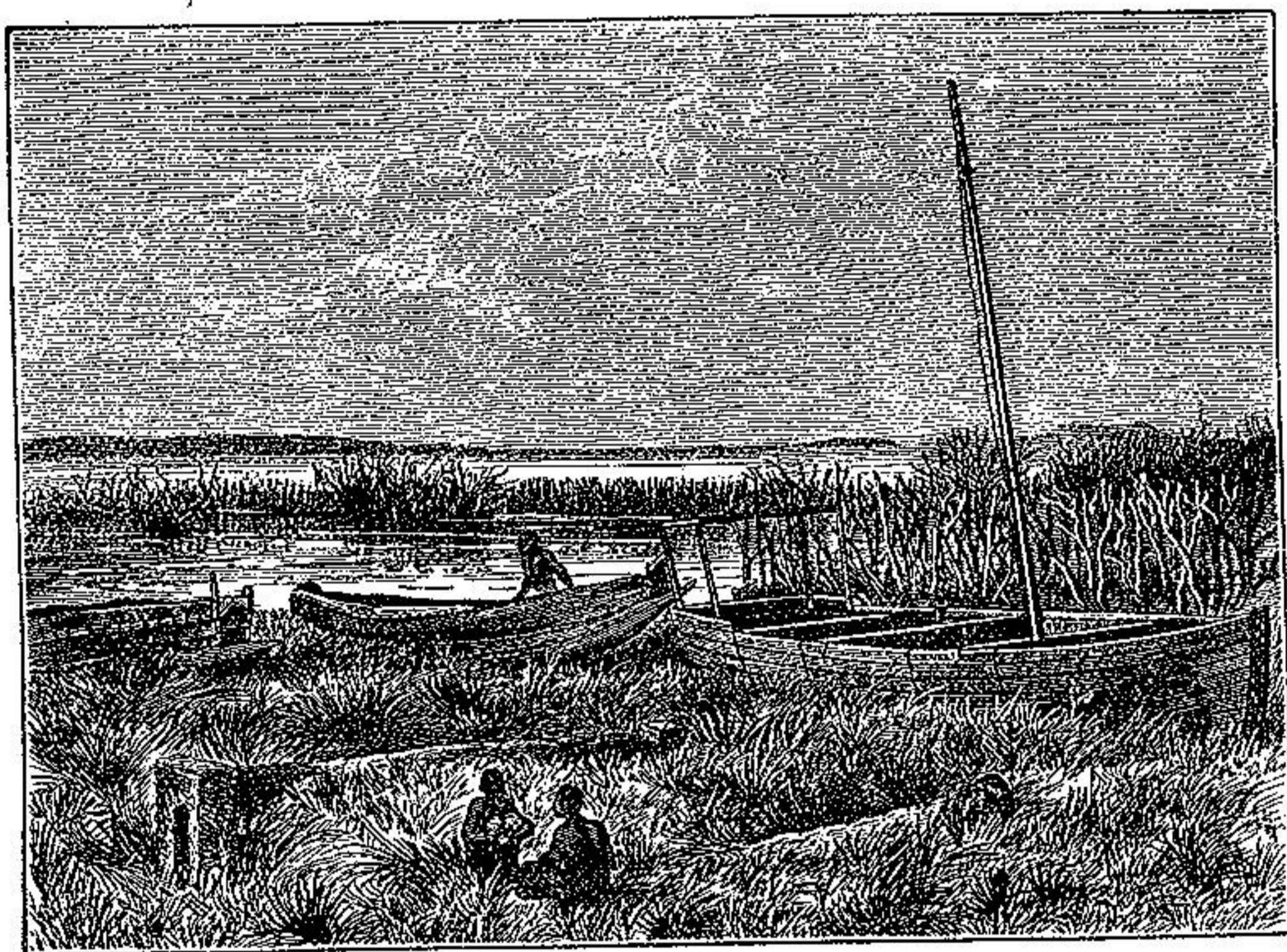
Sur la rive droite, à quelques milles du confluent Hanssens, découvrit le village d'Itembo, chef-lieu du district des Yankooués; il débarqua dans

cette localité, y passa tout un après-midi et fit l'échange du sang avec le chef indigène nommé Moulanga.

Les natifs font un trafic considérable, surtout en ivoire et en esclaves.

L'Itimbiri débouche dans le Congo par une sorte de delta formé de plusieurs branches; la branche occidentale, la plus large, est couverte d'un tissu flottant et impénétrable de plantes aquatiques et de hautes herbes, la branche orientale, large de cinquante mètres seulement, est complètement libre et navigable, malgré la force du courant.

Pendant ce voyage d'exploration sur l'Itimbiri, Courtois ressentit les premières atteintes de la fièvre bilieuse; son indisposition paraissait néan-



AU DELTA DE L'ITIMBIRI.

moins peu inquiétante; il la combattit suivant la médication ordinaire : purgatifs et vomitifs énergiques.

Le 18 juin, jour où Hanssens fit avec le chef de l'Itembo l'échange du sang, cérémonie précédant la conclusion d'un traité d'alliance, le jeune docteur de l'expédition servit de parrain au capitaine, et à voir l'entrain, l'enjouement, la vivacité de Courtois, ses compagnons étaient loin de soupçonner la gravité de la maladie qu'il couvait à son insu.

Cependant le 19 Courtois manifesta à Hanssens son désir d'arriver bientôt à l'embouchure de l'Arouhouimi, où l'expédition devait séjourner pendant plusieurs jours, afin de pouvoir consacrer au repos les longues heures de la halte.

Le capitaine, se conformant aux désirs de son compatriote, suspendit ses négociations avec les riverains de l'Itimbiri : la flottille navigua à toute vapeur vers le confluent de l'Arouhouimi.

Roger et Stanley ont, en 1883, remonté le cours de cette rivière jusqu'à 2° 13', au village d'Yambouga, point où l'expédition fut arrêtée par des rapides.

Le 21 juin, les bateaux jetaient l'ancre devant cette rivière; on débarquait sur l'emplacement de l'ancien camp de Stanley, et Hanssens faisait en toute hâte dresser la tente du malade dans un endroit élevé, salubre, sec et et assez ombragé pour y être à l'abri des ardeurs du soleil.

